



Aide à la prédication
Dimanche 15 septembre 2019
Marc 3, 31-35

Découpage du texte

Il paraît judicieux d'éclairer la lecture des versets proposés (31 à 35) par celle des versets 20 et 21 qui en donnent l'impulsion. Jésus enseigne, une foule nombreuse s'est rassemblée autour de lui au point d'empêcher tout mouvement. Ses proches arrivent ainsi pour se saisir de lui (avec l'idée de force, cf. le verbe kratêô). Le v. 31 annonce l'arrivée des proches de Jésus.

Éléments de contexte

Une question d'autorité

Ce lien entre les versets 20-21 et 31-35 ouvre logiquement au passage inséré. Une discussion s'engage entre des spécialistes de la Loi venu de Jérusalem et Jésus au sujet de la source de son autorité dans les délivrances qu'il opère.

Un point commun se fait jour entre les légistes et la famille de Jésus : les uns et les autres, pour leurs raisons propres, contestent son autorité.

- Les légistes considèrent que celui qui chasse les démons doit être habité par le prince des démons, dont l'un des noms est Beelzeboul (tandis que Jésus l'appellera Satan, v. 23). Autrement dit, selon un principe hiérarchique, l'autorité vient d'un semblable. Ce que l'on pourrait peut-être traduire par l'idée courante selon laquelle un mal se guérit par un autre mal.
- Les proches de Jésus estiment qu'il a perdu la tête. Ils ne le comprennent sans doute pas, mais le texte témoigne de quelque chose qu'ils n'acceptent pas : « *A cette nouvelle* » (v. 20). Est-ce le

fait de le savoir quasi étouffé par la foule ? Ou parce qu'il a trouvé un foyer dans la maison de Simon ? Ou encore, scandale pour une mère, que Jésus et les disciples n'arrivent pas à prendre leur repas ? Toujours est-il que ce fils et frère, à leurs yeux, est « sorti », il a « perdu la tête » (v. 21).

La Logique de la maison-famille

L'*oikos* et sa logique est au cœur du passage. La maison de Simon est ce lieu de repli devenu lieu d'annonce du Royaume (v. 20). Dans la réponse de Jésus aux légistes il est question d'une *oikos* qui ne peut se maintenir si elle est divisée.

Enfin il est question de savoir qui est dedans ou à côté, et qui est dehors ou éloigné. Le grec parle bien des « proches » de Jésus, de ceux qui sont « à côté » de lui. Mais dans le texte, ceux-là restent « dehors » (v. 32). Au contraire, c'est la foule des auditeurs qui se trouve désormais « autour de lui » (v. 34) et qui constitue les nouveaux et vrais proches.

Jésus quant à lui est, selon sa famille, « sorti » (v. 21) ; ce qui n'étonnera pas le lecteur auquel cela avait déjà été annoncé : « C'est pour cela [annoncer l'Évangile] que je suis sorti » (1, 38). D'ailleurs il fait aussi « sortir » d'autres, puisqu'il expulse des démons » (v. 23).

A regarder l'ensemble de ce passage, on mesure donc toute le questionnement mis en œuvre pour définir et redéfinir ce qui est de l'intérieur, et ce qui est de l'extérieur, l'élan missionnaire de l'annonce de l'Évangile s'articulant avec la logique des maisons-familles. Tout cela suggéré par le contexte immédiat.

Pistes de réflexion

La famille de Jésus

Attention, sujet sensible ! La violence symbolique des paroles de Jésus vis-à-vis de ceux qui le cherchent pour le ramener à la maison enflamme évidemment le débat. On entend bien ici celui qui n'est pas venu apporter la paix, mais le glaive !

« Je ne suis pas venu apporter la paix, mais bien le glaive.
Oui je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère,
la belle-fille de sa belle-mère ;
on aura pour ennemis les gens de sa maison » (Mt 10, 34-36)

Ces mots très radicaux et la fin de non-recevoir adressé par Jésus aux siens (mère, frère et sœurs, avec des variations de manuscrits pour ces dernières) tendrait-elle à une déconsidération, à un mépris pur et simple des liens familiaux ?

Pour ce qui est de sa famille en tout cas, en dehors de Marie, et ce passage de Marc, avec des parallèles chez Matthieu et Luc, elle est quasiment absente de tout le ministère public de Jésus. Jésus ne s'est manifestement pas appuyée sur sa famille pour accomplir sa vie, et il a même dû en « *sortir* ».

La trame narrative proposée par Marc nous garde cependant d'une position absolue. Si les paroles de Jésus sont d'une violence avérée, ce ne sont pas des propos gratuits. Ils ne sont que la réponse à la démarche des siens qui voulaient lui (re)mettre la main dessus, et par la force s'il le faut.

On n'ignorera pas toutes les discussions autour de la famille de Jésus dans le contexte œcuménique : ces « *frères* » devenus de simples « *cousins* » pour que puisse être affirmée une prétendue virginité perpétuelle de Marie, par le biais de thèses exégétiques hasardeuses.

On aura à l'esprit aussi, tout comme les premiers lecteurs de l'évangile de Marc, des désaccords quant à la primauté de l'Eglise de Jérusalem où l'influence de Jacques, frère de Jésus, a été déterminante. Or quelle réalité doit primer dans l'Eglise ? Un lien de parenté, fut-il avec le Christ, ou une vie de disciple, dans l'obéissance à la parole de Dieu ? Sans doute l'évangéliste, quand il met en forme son témoignage dans un milieu païen et loin de Jérusalem, a-t-il cette question à l'esprit.

Vie de disciple vs vie de famille ?

Avec le déploiement de cette logique d'intériorité et d'extériorité, on comprend que Jésus recompose le paysage. Lui qui s'est attaché à « *sortir* », qui a appelé les disciples à tout laisser et à le suivre, pour les envoyer (3, 13 et suivants), redéfinit dans le champ social existant un ordre de priorité.

La force de ses propos n'a pourtant rien à voir avec cet autre cri bien connu, celui de Gide : « *Familles je vous hais* », d'une position de principe contestataire contre l'ordre ou les désordres familiaux.

Les paroles de Jésus redéfinissant qui sont les vrais proches peuvent certes trouver un écho en nous. Chacun éprouvera un jour ou l'autre les liens familiaux originels comme une charge ou un poids devenu bloquants pour son propre développement, son épanouissement. En lisant l'évangile

« *au risque de la psychanalyse* » comme Françoise Dolto, on y verra une crise de croissance décisive.

Il ne faudrait pourtant pas réduire au psychisme ce qui relève ici d'un appel de Dieu. Cet appel n'exclut évidemment pas notre psychè. Mais il ne s'y réduit pas non plus. Il ne s'agit pas ici de régler des différends familiaux, de solder un passé douloureux ou tel ou tel traumatisme d'enfance.

« *Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère* ».

Le sujet n'est pas : « *Que fait Jésus avec sa famille ?* », mais : « *Sommes-nous les proches de Jésus, et de quelle manière le sommes-nous ?* ».

Il est à peu près sûr que la réponse à cette question engageante nous fera « *sortir* » d'un schéma familial pour y trouver un chemin singulier et personnel. *Ce qui n'est pas écrit en revanche, c'est que ce chemin se fera « contre » la famille, et absolument sans elle.* D'ailleurs la liste des disciples ne nous fournit-elle pas un exemple ? Jacques et Jean, frères de sang s'y trouvent ensemble.

Faire la volonté de Dieu

Il n'est pas interdit de laisser enfin la question familiales pour s'arrêter un instant sur ce qui est LA proposition principale de Jésus dans ce passage : « *Quiconque fait la volonté de Dieu ...* » (v. 35), citée plus haut, et, partant du texte, de s'interroger.

Jésus regarde la foule qui a rempli la maison et qui l'écoute. Faire la volonté de Dieu, est-ce tout simplement écouter Jésus, comme cette Marie qui a choisi la « *meilleure part* » ? Ecouter la parole de Dieu, est-ce faire la volonté de Dieu ? La parabole du semeur qui suit directement notre passage viendra démentir ce raccourci. Elle mettra en valeur ceux qui « *entendent la Parole, [...] l'accueillent et portent du fruit* » (4, 20).

L'histoire du Semeur vient sans doute préciser ce que Jésus annonce dans la maison de Simon. Ce que signifie : « *Faire la volonté de Dieu* ». Elle le précise d'abord *par la négative*, les exemples d'une parole perdue étant, dans la parabole, plus nombreux que celui d'une parole féconde.

Faire la volonté de Dieu c'est ne pas succomber à Satan.

Faire la volonté de Dieu, c'est ne pas céder dans l'épreuve.

Faire la volonté de Dieu, c'est ne pas se laisser prendre par les soucis, les richesses, les séductions.

Et si, finalement, faire la volonté de Dieu était, à l'échelle de nos vies actives, laisser faire la Parole de Dieu en nous, pour qu'elle puisse éclore, grandir, porter du fruit ? Se donner, et lui donner le temps, l'espace, la disponibilité pour qu'elle vive, en nous ? La logique du texte semble bien nous y conduire.